

AKTUELL

SCHULE

Auf dem Weg zur Inklusion

Christiane Walerich

Ein inklusives Schulsystem ist möglich - so zumindest die Erfahrung an einer Schule in Lorentzweiler. Wichtig ist jedoch, dass Lehrer und Sonderpädagogen an einem Strang ziehen.

165 ununterbrochene Ballwechsel im Federballspiel, so der Rekord, den Lynn zusammen mit ihrer Sportlehrerin Barbara Goetschalckx aufgestellt hat. Eine enorme Leistung für ein Mädchen mit Trisomie 21. Aber es hat auch lange gedauert. „Meistens saß sie da und hat beim Gruppenturnen nicht mitgemacht. Das musst du erst einmal aushalten“, so Goetschalckx.

Diese Woche hatte die „Groupe Luxembourgeoise d'Education Nouvelle“ (GLEN) zu dem 15-minütigen Dokumentarfilm von Serge Benassutti mit dem Titel „Lynn? - Firwat net? Inclusion gëtt et!“ eingeladen, mit anschließender Diskussion.

Der Film zeigt, dass die Inklusion eines jungen Mädchens mit Trisomie 21 unter guten Bedingungen, wie sie

zum Beispiel im letzten Zyklus der Grundschule in Lorentzweiler gegeben waren, möglich ist. „Bei diesem Film geht es darum, die Idee der Inklusion zu propagieren“, so Chantal Mertens, ehemalige Grundschullehrerin der kleinen Lynn. Natürlich habe es auch mal schwierige Momente gegeben, aber der Film zeige vorwiegend die schönen Augenblicke und vor allem: dass die Integration machbar ist. Und auch auf die gesamte Klasse habe die Anwesenheit von Lynn sich positiv ausgewirkt. „Ich hatte in meiner ganzen Lehrertätigkeit nie eine Klasse, die so zusammengehalten hat“, berichtet Mertens. Kinder mit spezifischen Bedürfnissen, die in eine normale Schulklasse integriert werden, hätten auch über die Schule hinaus Kontakt zu ihrem normalen Umfeld. Die Herausforderung für die Lehrer sei natürlich, abseits vom klassischen Unterricht Projekte zu erarbeiten, an denen auch Kinder mit einer Behinderung teilnehmen können. Die Schulreformen eröffneten hier neue

Möglichkeiten. „Dass die Kinder nach ihren Kompetenzen behandelt werden, macht die Sache leichter“, meint Mertens. Und auch wenn die Betroffenen am Ende nicht so gut lesen, schreiben oder rechnen könnten wie Kinder ohne Einschränkung, würden sich ihnen dank der Inklusion doch neue Chancen erschließen. „Es wird oft vergessen, dass es bei der Schule nicht nur um eine schulische, sondern auch um eine soziale Inklusion geht“, meint Sandy Goedert, Educatrice graduée des multiprofessionellen Teams der „Education différenciée“ (Ediff), die auch Lynn betreut hat. Diese hat es mittlerweile in eine weiterführende Klasse des Uelzecht Lycée geschafft - die dazu nötige Offenheit vonseiten der Schule ist aber leider noch längst nicht überall gegeben.

Wichtig ist bei all dem jedoch die Qualität der Betreuung. Nach wie vor werden in Luxemburg nur bis zu 10 Stunden Spezialbetreuung pro Woche bewilligt - die meisten Kinder mit Behinderungen lernen weiterhin in den

Sonderklassen der Ediff. Und, wie die Erfahrung zeigt, bedeutet es einen Spießrutenlauf, diese Extrabetreuung in den Regelschulen überhaupt bewilligt zu bekommen. In Österreich zum Beispiel stehen für eine Klasse von 20-25 Kindern, in die 4-6 Kinder mit spezifischen Bedürfnissen integriert sind, full time ein Lehrer und ein Sonderpädagoge zur Verfügung. „Eigentlich müsste die Inklusion nicht am Personalmangel scheitern. Warum nimmt man nicht die Kinder und Betreuer der Sonderschulen und integriert sie in die normalen Klassen?“, fragt Mertens. Eine Voraussetzung dazu wäre allerdings, dass beide zu diesem Schritt bereit sind. Noch lehnen viele Lehrer das Prinzip der Inklusion ab. „Wichtig ist, dass alle am gleichen Strang ziehen. Eine Inklusion steht und fällt mit denen, die mit diesen Kindern arbeiten!“, meint Goedert. An der Uni Luxemburg sollen inklusive Ansätze bei der Lehrerbildung zukünftig stärker berücksichtigt werden. „Ein Studium kann jedoch nur begrenzte Einblicke verschaffen. Wichtig ist die Praxis und der Austausch mit Fachkräften vom Terrain“, betont Michelle Brendel, Dozentin der Erziehungswissenschaften an der Uni Luxemburg.

FESTIVAL DES MIGRATIONS

La grande rencontre

David Wagner

Il fait partie de l'histoire récente des pays : ce week-end, le Festival des migrations ouvrira ses portes pour la 29e fois. Voici un petit aperçu de cette rencontre plus large mais un peu moins militante qu'à ses débuts.

Dans une interview accordée au mensuel Forum de l'année 2009, à l'occasion du 30e anniversaire de l'Association de soutien aux travailleurs immigrés (Asti), son ancien président, Serge Kollwelter, rapportait cette anecdote à propos du Festival de l'immigration : « Je me rappelle à ce sujet la remarque d'un politicien lors du 2e Festival en 1982 sur la place Guillaume : 'Quelle belle fête, dommage qu'il y ait ce caractère politique.' Je lui ai répondu que, sans le politique, il n'y aurait pas cette fête. » Exactement 30 ans plus tard, le rendez-vous désormais traditionnel aura à nouveau lieu, comme toujours durant le weekend précédent l'équinoxe

de printemps. Le festival a ses aficionados. Des gens qui, depuis sa première édition en 1981, ne rateraient pour rien au monde l'« Astifest », comme l'appellent encore les vieux de la vieille. Car en effet, avant de passer le relais au CLAE, la confédération regroupant les associations d'étrangers, c'est l'Asti qui chapeautait l'événement. Et depuis sa création, le festival est en quelque sorte le grand rendez-vous du milieu militant : associatif et même politique. Le tout dans une ambiance festive.

En plein air sur la place Guillaume d'abord, dans les halles Victor Hugo au Limpertsberg ensuite pour atterrir finalement à la Luxexpo au Kirchberg, le festival n'a pas uniquement fait que changer de lieu. Aurait-il peu à peu changé de nature ? Aurait-il tronqué son caractère revendicatif en échange d'une ouverture vers un public plus large ? Le festi-

val serait-il devenu une foire commerciale de plus, un « bazar alternatif » ? Il est vrai que les premières éditions étaient bien moins œcuméniques : dans les années 80, les associations qui désiraient être présentes avec un stand devaient alors souscrire à la revendication de l'octroi du droit de vote aux étrangers. De nos jours, il serait difficilement imaginable que tous les stands présents puissent unanimement se mettre d'accord sur un seul point. D'autant plus que bon nombre d'entre eux se limitent à des activités folkloriques des pays respectifs que ces associations représentent.

Pas de fête sans politique

Il serait toutefois injuste de considérer que le festival aurait perdu tout caractère politique. Il constitue également une plateforme permettant à diverses organisations ou partis politiques d'organiser des conférences sur les sujets les plus divers. Et pas forcément les plus consensuels : ainsi, l'Amistad Luxemburgo-Cuba et le « Comité Liberté pour les Cinq » y invite samedi (voir pages Agenda) le journaliste et politologue français Samir Lamrani, jeune spécialiste de la plus grande île des Antilles et qui tient un discours différent sur

Cuba. Le même jour, un peu plus tard (16h30), c'est l'association « Vie Nouvelle » (chrétiens progressistes) qui propose une conférence sur un sujet d'actualité : « La xénophobie doit-elle... nous faire peur ? Migrations, peur de l'autre et politiques ».

A propos d'actualité, l'on reste un peu perplexe. Si d'un côté, l'Olai (Office luxembourgeois de l'accueil et de l'intégration) assurera des permanences d'information, on se demande où sont passées des actions plus critiques face au resserrement de vis de la politique d'asile du gouvernement. Qu'il s'agisse du traitement infligé aux Roms ou bien aux demandeurs d'asile en général qui viennent de voir leur aide sociale réduite drastiquement par le ministère de la Famille (voir woxx 1151), pour ne citer que quelques exemples, l'on se demande si le festival ne devrait pas servir de plateforme plus militante. Par les temps qui courent, il devient de plus en plus difficile de louer les vertus des migrations et de s'assurer la collaboration des institutions gouvernementales. Est-ce le prix à payer pour assurer la pérennité du festival ? Nous reviendrons sur la question la semaine prochaine.